

enfin, voyez, Monsieur, si vous n'aviez pas été là l'autre jour !...

Le repas fut gai, la contrainte d'une première entrevue s'étant vite dissipée.

Tout ce petit monde paraissait si uni, si heureux ! Chacun paraissait si occupé de plaire à chacun ! Tante Martine prodiguait d'une manière si touchante ses attentions et ses bontés que je trouvais la journée courte.

Après le dessert (il ne faut point oublier que, dans ces campagnes, le dîner a lieu à midi), je fus le premier à offrir aux jeunes gens de les laisser aller se promener. Je tenais à rester seul avec la tante Martine.

Je pensais, en effet, qu'un aussi grand dévouement à ses neveux et à ses nièces puisait sa cause dans un drame de famille, et j'avais résolu de chercher à le connaître.

De ce que j'obtins dans cette entrevue, de ce que j'appris, ensuite, par des amis et par la voix publique, je pus reconstituer l'histoire de la tante Martine,

Mais comme ma narration perdrait de sa simplicité si je voulais la faire par moi-même, c'est Martine, elle-même, que je laisserai raconter sa vie.

I

Je suis née à Iffendic. Mon père était un maître sabotier très à son aise, car il pouvait acheter des coupes de bois et occuper sous ses ordres une quarantaine d'ouvriers.

Je passai ma première jeunesse au milieu des forêts. Je n'étais jamais plus heureuse que lorsque ma mère, fort au courant des légendes du pays, me les racontait longuement aux places mêmes où la tradition voulait qu'elles se fussent passées.

Je promettais d'être jolie ; je fus bien promptement accoutumée à m'entendre appeler la « gentille Martine ». Ma mère était très-fière de moi, elle inventait mille choses pour rehausser encore les charmes de mon visage.

J'avais quatre ans lorsqu'on m'annonça la naissance d'une sœur. Cela me remplit de joie. J'aurais une petite compagne de mes jeux. Déjà je formais mille projets pour elle. Je regardais comme une très-grande faveur que ma mère me permit de temps en temps de prendre ma sœur dans mes bras. Je m'habituai, ainsi, à me considérer comme une seconde protectrice de ma chère Rose. Parfois je l'emportais jusqu'à la lisière du bois ; là, je l'endormais au chant des complaintes et des *leis* que ma mère m'avait appris.